

L'invitée du mois : Jocelyne Wolfangel, Directrice nationale des féminines

“Il faut montrer que les femmes sont là !”

C'est assurément la passionaria des échecs. A prendre dans le sens noble du terme. Depuis 2001, Jocelyne Wolfangel est l'infatigable Directrice des féminines au sein de la FFE. Un poste qu'elle a occupé de manière ininterrompue aux côtés de neuf présidents différents. Record de longévité parmi les dirigeants fédéraux bénévoles.

Enseignante à la retraite, maman d'une ancienne championne chez les jeunes, Jocelyne est à l'origine de toutes les principales mesures en faveur des joueuses d'échecs depuis le début du siècle. En ce début d'année 2018, avec son équipe de la DNF, elle est sur tous les fronts. Outre l'organisation des compétitions fédérales, elle prépare la 5^e Semaine au féminin de la FFE qui aura lieu en mars, mobilise pour l'appel à projet "Allez les filles" de la Fondation de France et participe activement à l'opération "Smart Girls" de la FIDE.

Comment êtes-vous venue aux échecs ?

Un peu tard. Comme quoi, on peut s'y mettre à tout âge (rires). J'ai commencé à jouer lorsque, professeur des écoles, j'ai été nommée dans un établissement où les écoliers pratiquaient déjà cette activité. Mon mari était lui-même joueur d'échecs. Du coup, je m'y suis mise également pour faire passer le message auprès de mes élèves et la passion m'a gagnée.

Une passion qui a été ensuite partagée à vos enfants...

Mon fils Cyril et ma fille Florence ont joué à haut niveau pendant leur adolescence. Florence a été vice-championne de France chez les jeunes et a participé à plusieurs championnats du monde et d'Europe. Elle est aujourd'hui mariée avec un grand-maître allemand et a trois enfants. Pour l'instant, c'est le rôle de la grand-mère d'apprendre la marche des pièces aux petits-enfants. Mais le papa prendra bientôt le relais. En tout cas, vous voyez que ça joue en famille (rires).

Pourquoi avez-vous décidé de prendre des responsabilités au sein de la FFE ?

Ça s'est fait un peu par hasard. J'accompagnais régulièrement mes enfants dans les championnats de France et les interclubs jeunes. Et j'avais par conséquent l'occasion de rencontrer assez souvent Jean-Claude Loubatière, le président de la FFE de l'époque. En 2001, il m'a sollicitée pour faire partie de son équipe.

Et pourquoi précisément le secteur féminin ?

Tout simplement parce que Jean-Claude Loubatière me l'a proposé. C'est vrai que j'aurais pu m'investir également chez les jeunes ou les scolaires. Mais il se trouve qu'il y avait besoin de quelqu'un pour dynamiser le secteur féminin. J'ai tout de suite accepté, car le challenge me semblait passionnant, et je ne le regrette pas, car il l'est effectivement, même si le travail est énorme.

Quelle était la situation du secteur féminin à votre arrivée aux débuts des années 2000 ?

Pour reprendre les termes de Jean-Claude Loubatière quand il m'a demandé de prendre en main le secteur féminin, il y avait beaucoup à faire et à créer. Le chantier était effectivement immense. Il y avait seulement 7 800 licenciées, une seule GMF, Roza Lallemand, et les compétitions féminines se résumaient à un championnat par équipes avec une seule division de huit équipes. Et surtout, on ne parlait pas des joueuses d'échecs.

17 ans plus tard, les choses ont-elles évolué ?

Bien sûr. Et heureusement. Sinon, ça signifierait que mon investissement n'a pas servi à grand-chose (rires). Quelques chiffres peuvent prouver que nous sommes sur la bonne voie. Aujourd'hui, nous avons près de 12 000 joueuses, soit une hausse de plus de 50% depuis 2001. En ce qui concerne les interclubs, on est passé de 8 équipes à 148 cette année, avec trois divisions. Sous oublier bien évidemment le niveau général de l'élite féminine, qui est en constante progression. Nous avons plus d'une trentaine de titrées, avec notamment de jeunes espoirs qui poussent.

Mais la plus grande avancée s'est peut-être faite dans le domaine de la communication. Nous organisons depuis cinq ans des opérations de promotion comme la Semaine au féminin et nous sommes très présents sur les réseaux sociaux. Nous avons une page sur le site fédéral, et nous venons de lancer un petit magazine trimestriel 100% féminin. Il faut absolument parler des femmes. Plus on parle d'elles, plus on aura de chances d'en attirer et d'avoir de nouvelles adhérentes. Pour ce faire, la FFE a mis en place il y a trois ans une charte et un label qui met en valeur les clubs qui développent une politique en faveur des échecs féminins. Actuellement, 63 clubs se sont vu décerner ce label délivré pour une période de deux ans.



Quelle est la réalisation, au cours de ces 17 années, dont vous êtes la plus fière ?

Si je devais en ressortir une, probablement le championnat de France de parties rapides qui a été créé en 2002 et rebaptisé Trophée Roza Lallemand en 2009. C'est une compétition qui permet de dynamiser les ligues par le biais des phases régionales. Lors de sa 1^{re} édition, ce championnat avait compté 218 participantes. Elles étaient plus de 500 l'année dernière. C'est une compétition conviviale qui plaît beaucoup et qui connaît un succès croissant !

Reste-t-il des choses à améliorer ?

Il y a encore du travail, évidemment. Tout particulièrement au niveau de la recherche de partenariats et de la reconnaissance des femmes aux échecs. Il faut tendre le plus possible vers une égalité hommes-femmes dans la communication et la valorisation, mais aussi sur le plan économique. Nous devons également poursuivre nos actions de promotion en nous ouvrant vers l'extérieur. Il faut montrer que les femmes sont là.

Vous êtes la Directrice nationale des féminines depuis maintenant 17 ans, vous êtes une jeune retraitée, vous voyez-vous encore en poste dans une dizaine d'années ?

J'espère quand même que quelqu'un de plus jeune aura pris le relais d'ici-là (rires). Ceci dit, j'aime bien ce que je fais, assurément, et pour l'instant, tant que ce que j'apporte correspond à ce qu'on attend, je continuerai avec grand plaisir. ■